

Philippe Quesne

Le Jardin des délices

MC93 / 20 au 25 octobre

La Mélancolie des dragons

Centre Pompidou / 9 au 17 décembre



FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

Centre
Pompidou



MC93

« Croire avec peu, c'est certainement propre au théâtre »

Entretien avec Philippe Quesne

Que doit *Le Jardin des délices* de Philippe Quesne au *Jardin des délices* de Jérôme Bosch ?

Je me suis souvent inspiré de tableaux pour inventer des spectacles : *La Parabole des aveugles* de Bruegel pour *D'après Nature* en 2006, Caspar Western Friedrich en 2016, et même Jérôme Bosch une première fois en 2007, avec *L'Escamoteur*, pour *L'Effet de Serge* et bien sûr Dürer pour *La Mélancolie des Dragons*. La pièce n'est pas une mise en scène du tableau. C'est un point de départ, il a nourri nos imaginaires. Les répétitions commencent souvent comme une enquête ; cette fois en allant voir le tableau au musée du Prado avec les comédiens, en lisant et rencontrant des historiens de l'art qui, encore aujourd'hui, débattent pour en dégager les multiples sens. Bosch pose un état du monde qui témoigne sans doute de ce qu'on vivait, voyait et croyait à l'époque – du monde connu et inconnu, naturel, matériel et spirituel, dont les frontières bougent fortement alors qu'a lieu la découverte des Amériques ou l'avènement des sciences ou de l'imprimerie qui augure de la Renaissance. Il y a dans la toile un aspect très puissant, comme une collecte qui archiverait les temps passés et à venir dans un cabinet de curiosité. L'espace qu'il ouvre entre le passé et le futur, entre le réel et le fantastique, résonnait avec le théâtre que nous faisons avec ma compagnie. Mon intuition était de mettre à plat – dans cet espace ouvert et entre-deux – une sorte de rapport à la nature dans une société en train de se transformer, à des choses en train de disparaître.

Certains historiens évoquent d'ailleurs le rôle de « miroir aux princes » du tableau, qui serait comme une banque d'images-souvenirs provoquant la discussion. Quelles seraient les images-souvenirs que vous avez placées dans la pièce ?

Dans les spectacles de Vivarium Studio, nous travaillons à partir de nos mémoires communes, ce qui circule entre nous, quels qu'en soient l'origine ou le genre. Le tableau invite à en explorer encore davantage les liens, comme si c'étaient les archives vivantes d'une société, on ne sait trop, qu'on quitterait ou qui serait à venir. Chaque centimètre de la toile est utilisé et rapproche des éléments de la réalité avec de pures inventions. Dans le spectacle, cela a nourri la façon dont des signes de différentes natures se côtoient et se répondent, des textes que nous a composés la poète Laura Vazquez – avec une approche du tableau par la question des mollusques, coquillages, coquilles vides, par les cratères, les pierres, la sédimentation – à une chanson d'Areski sur le fait d'être un arbre, des passages de Shakespeare ou de Dante, un fragment de Georges Perec ou des musiques jouées sur des instruments à cordes ou à vent, tels qu'on en voit sur la toile de Bosch.

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



mc93.com - 01 41 60 72 72 / centrepompidou.fr - 01 44 78 12 33 / festival-automne.com - 01 53 45 17 17

Photos : © Martin Argyroglo



Comment s'est déroulée l'écriture au plateau ?

Nous avons fait de nombreuses séances de répétitions sur de grands plateaux vides et une longue période à la carrière de Boulbon, ce site incroyable où la pièce a vu le jour pour le Festival d'Avignon. J'aimais l'idée que les comédiens aient en tête l'impossibilité de reconstituer la toile et qu'ils s'emparent de fragments comme en songe. J'ai eu envie de travailler sous forme d'ateliers. Le premier s'est tenu un an avant la création : nous avons parlé du tableau, l'avons beaucoup regardé, et j'ai utilisé les premières collectes de ce que cela inspirait aux comédiens, notamment des gestes et positions presque chorégraphiques, façon bestiaire. Je leur ai fait faire beaucoup d'improvisations où ils faisaient visiter le tableau aux autres, comme des conférenciers. Pour moi, la pièce parle autant d'aujourd'hui, lorsque le futur est incertain, comment on fait du théâtre, quand on donne du sens à des artifices, que de Bosch. C'est important de montrer comment on travaille, de faire des images tout en montrant comment elles se fabriquent.

Outre les références à la peinture, il y a un important jeu d'échos entre *Le Jardin des délices* et *La Mélancolie des dragons* : le véhicule, l'idée du spectacle dans le spectacle, le partage d'un verre, un jeu de typographie, une collection de livres...

Dans mes spectacles, on assiste à des fragments de pièces, des essais et tentatives, qui sont confirmés ou analysés, dans la joie ou l'hébétéude, par les personnages du spectacle eux-mêmes. Le vrai public est un deuxième filtre. C'est poussé à l'extrême dans *La Mélancolie des dragons*, avec une héroïne spectatrice, qui est face à cette bande de doux rêveurs aux cheveux longs et leur redonne vie. Si elle ne frappe pas les trois coups au carreau de la voiture pour les réveiller, il n'y a pas de spectacle. Quelques années plus tard, avec *Le Jardin des délices*, on a une multiplicité de points de vue et nul besoin de se demander si ce qu'ils se présentent est bien ou mal. Il me semble qu'on a aujourd'hui besoin – pour parler d'un état du monde – de beaucoup plus de vocabulaire et les citations lointaines de livres qui alimentent le travail sont traitées avec plus de respect et de confiance dans ce qu'elles peuvent apporter pour compléter l'univers visuel et donner vie à l'errance chorégraphique. Un autre point commun entre les deux pièces, c'est la dépendance aux objets. Si on a mal installé les chaises, il n'y a pas la scène. Dans *La Mélancolie des dragons*, on n'a de cesse de bouger la remorque au bon endroit. J'ai l'impression de suivre un fil un peu obsessionnel, en réorganisant des éléments récurrents pour y plonger

une histoire universelle. Dans *Le Jardin des délices*, les structures des canons à son, qui permettent au public d'entendre ce qui se dit, sont les pieds des projecteurs de *La Mélancolie des dragons*. Ils m'accompagnent donc depuis quinze ans, comme le matériel que transporterait des troubadours ou des forains.

Dans la petite bibliothèque que transporte la troupe de *La Mélancolie des dragons*, il y a des livres sur la mélancolie, sur les rapports entre les humains et la nature, sur les installations et sur les dragons, ainsi qu'un film sur Metallica. Que dit cette sélection ?

Elle renvoie à certaines répétitions, quand un livre pour enfants, une légende ou un texte sacré peuvent nourrir une partie du travail. Souvent, il y a une valise ou une caisse de livres qui avoue la bibliographie idéale. Je trouve très poétique de simplement entendre le son et le nom d'un livre ou d'un auteur. Dans cette sélection, il y a les livres que j'ai vraiment dû amener aux acteurs, notamment le catalogue de l'exposition *Mélancolie, folie et génie en Occident* au Grand Palais, qui parle du hors-champ et du paysage. Quant au film sur Metallica, il montre ce groupe célèbre et millionnaire, en pleine dépression, désabusé, sans plus d'inspiration pour ses pauvres chansons... C'est très drôle au second degré. C'est un peu grâce à ce film que la pièce a dérivé. Initialement, je voulais aborder la question de ces chevaliers au moyen-âge, qu'on payait pour éloigner le mal des villages et terrasser les dragons. Lors des premières répétitions, nous n'avions pas encore les costumes mais j'avais imaginé les acteurs en cote de maille. Ce documentaire sur Metallica m'intéressait parce que je voulais comprendre pourquoi les musiciens de hard-rock ont toujours été fascinés par les bestiaires monstrueux, quand souvent ils écrivent des ballades ou des chansons aux paroles inoffensives. Les cartons de livres peuvent aussi être des traces de ce qu'on a mis de côté lors des répétitions.

Dans la modestie des attractions imaginées par la troupe dans *La Mélancolie des dragons*, il y a aussi l'idée que tout est là, à vue. C'est une définition du théâtre comme vous l'envisagez ?

Croire avec peu, c'est certainement propre au théâtre ou à une certaine forme d'art plastique. C'est aussi la possibilité de faire soi-même. On contemple beaucoup, dans *La Mélancolie des dragons*. Et il y a une ambition héroïque des personnages, qu'on casse régulièrement pour ne pas leur donner trop d'espoir. C'est une clé importante et cette pièce a été un grand tournant dans mon travail, pour trouver un

type de jeu. C'est la première fois, en France, que l'on a commencé à qualifier mon travail de « théâtre » pour décrire nos spectacles, qui semblaient échapper aux catégories et étaient plutôt, les premières années de la compagnie, invités à jouer dans des festivals de danse ou des lieux ouverts aux arts visuels.

D'ailleurs un personnage a cette réplique : « C'est pas vraiment une scène, c'est une installation ».

Cette phrase est une référence à ce qu'on entendait alors beaucoup au début sur mon travail souvent qualifié d'installations, habitées par des interprètes. On rappelait aussi que je venais des arts plastiques comme pour s'excuser de présenter nos pièces dans les théâtres. Heureusement, les programmations en France ont beaucoup évolué depuis cette période. En créant *La Mélancolie des dragons* en 2008, j'étais clairement en résistance à un théâtre que je voyais alors. Je voulais décélérer, rendre les corps non efficaces, montrer qu'on pouvait chuchoter, dos aux spectateurs, quand le théâtre des années 2000 était souvent très frontal. J'ai créé la compagnie pour proposer un autre traitement, pour restituer la fragilité humaine, inventer des mondes et me permettre d'observer des gens comme dans une sorte de terrarium. C'est d'ailleurs le nom de ma compagnie, Vivarium Studio, qui fête ses vingt ans cette année. C'est une chance de montrer consécutivement au Festival d'Automne *Le Jardin des délices* (2023) et *La Mélancolie des dragons* (2008), parce que ces deux pièces forment pour moi, une sorte de diptyque.

Propos recueillis par Vincent Théval

Philippe Quesne

Après une formation en arts plastiques et une dizaine d'années comme scénographe de théâtre et d'expositions, Philippe Quesne, né en 1970, fonde la compagnie Vivarium Studio (2003), réunissant un groupe de travail composé d'acteurs, de plasticiens, de musiciens. Il conçoit et met en scène des spectacles qui cherchent à développer une dramaturgie contemporaine à partir de dispositifs scéniques qui sont autant d'ateliers de travail, des « espaces vivarium » pour étudier des microcosmes humains. Ses pièces *La Démangeaison des ailes* (2006), *D'après nature* (2006), *L'Effet de Serge* (2007), *La Mélancolie des dragons* (2008), *Big Bang* (2010), *Swamp Club* (2013) ont été présentées dans de très nombreux pays. De 2013 à 2019, il dirige Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, où il a notamment créé *Le Théâtre des négociations* (2015) avec Bruno Latour, *La Nuit des taupes* (2016) et *Crash Park, la vie d'une île* (2018). Il conçoit des performances et installations dans le cadre d'expositions, dont la Biennale de Lyon en 2017 et 2019. À l'étranger, il crée *Caspar Western Friedrich* (2016), *Farm Fatale* (2019) aux Kammerspiele de Munich et met en scène l'opéra *Usher* (2018) d'après Edgar Poe, sur une musique de Debussy et Annelies Van Parys, au Staatsoper de Berlin. En 2019, il remporte le prix du Pavillon Pays à la Quadriennale de Prague et conçoit le *Parcours Jean-Luc Godard / Livre d'Image* à Nanterre-Amandiers. En 2022, il crée la version scénique de la symphonie de Gustav Mahler, *Le Chant de la terre*, au Wiener Festwochen, la scénographie pour *CASCADE*, nouvelle création de la chorégraphe Meg Stuart à la Ruhrtriennale, *Fantasmagoria* et *Cosmic Drama*. Philippe Quesne est directeur artistique de la Ménagerie de verre à Paris depuis juillet 2022.

Philippe Quesne au Festival d'Automne à Paris

2022 : *Le Chant de la terre*, avec Emilio Pomarico et le Klangforum Wien (Théâtre du Châtelet)

2022 : *Fantasmagoria* (Centre Pompidou)

2022 : *Cosmic Drama* (MC93)

2014 : *Next Day* (Nanterre-Amandiers, centre dramatique national)

2013 : *Swamp Club* (T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national ; Le Forum / Scène conventionnée de Blanc-Mesnil)



LE JARDIN DES DÉLICES

Philippe Quesne



Entre bestiaire médiéval, science-fiction écologique et western contemporain, *Le Jardin des délices* est une épopée rétrofuturiste à la rencontre des mondes à venir. Philippe Quesne s'inspire librement du célèbre triptyque de Jérôme Bosch connu pour ses allégories fantastiques et autres chimères énigmatiques.

Pour cette nouvelle création qui marque les vingt ans de sa compagnie le Vivarium Studio, Philippe Quesne rassemble une équipe d'interprètes, actrices, acteurs et musiciens, prête à entreprendre un voyage dans le temps jusqu'à aujourd'hui. Arrivés dans un lieu qu'ils semblent découvrir et qui pourrait être abandonné ou ressurgi d'une société à l'arrêt, les protagonistes organisent à leur façon, empruntant ce qu'ils et elles trouvent sur place et dans la mémoire disponible du lieu, du théâtre et des uns, des uns et des autres. Les mystérieuses cohabitations humaines, animales et naturelles du peintre du XV^e siècle témoignaient du bouleversement radical des repères traditionnels, techniques et politiques à une époque de transition. Philippe Quesne poursuit à sa façon sa patiente exploration des mondes à la lisière des nôtres, lorsque, aujourd'hui comme hier, fantaisie et utopie troublent le rapport entre nature et culture et formulent une réponse ludique aux menaces en cours.

MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
Mar. mer. ven. 20h, sam. 18h, dim. 16h, relâche lun.

Conception, mise en scène et scénographie, **Philippe Quesne**
Créé avec et interprété par, Jean-Charles Dumay, Léo Gobin, Sébastien Jacobs, Elina Löwensohn, Nuno Lucas, Isabelle Prim, Thierry Raynaud, Gaëtan Vourc'h / Textes originaux, Laura Vazquez et des fragments de Shakespeare, Dante, Jan Van Ruysbroeck... / Musiques, Henry Purcell, José Mário Branco, Roy Orbison, Jérôme Bosch, Giacomo Meyerbeer, Areski Belkacem, Bernard Hermann... / Costumes et sculptures, Karine Marques Ferreira / Collaboration scénographie, Élodie Dauguet / Dramaturge, Éric Vautrin / Assistant à la mise en scène, François-Xavier Rouyer / Collaboration technique, Marc Chevillon / Son, Janyves Coïc / Lumière, Jean-Baptiste Boutte / Vidéo, Matthias Schnyder / Accessoires, Mathieu Dorsaz / Régie générale, François Boulet, Martine Staerk / Régie plateau, Ewan Guichard, Fabio Gagetta (en alternance) / Régie lumière, Cassandre Colliard / Régie son, Janyves Coïc, Charlotte Constant (en alternance) / Habilleuse, Estelle Boul, Cécile Delanoë (en alternance) / Construction des décors, ateliers du Théâtre Vidy-Lausanne / Production et diffusion, Judith Martin, Elizabeth Gay / Production Vivarium Studio, Charlotte Kaminski / Production en tournée, Aline Fuchs

Production Vivarium Studio – Théâtre Vidy-Lausanne / Coproduction Festival d'Avignon – Ruhrtriennale (DE) – Athens Epidaurus Festival (GR) – Tangente St. Pölten, Festival für Gegenwartskultur (AT) – Berliner Festspiele (DE) – Théâtre du Nord, Centre Dramatique National Lille Tourcoing Hauts-de-France – Maison de la Culture d'Amiens, Pôle européen de création et de production – Les 2 Scènes, Scène nationale de Besançon – Centro dramático nacional (Madrid, ES) – MC93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny – Le Maillon, Théâtre de Strasbourg, Scène européenne – Kamnagel (Hambourg, DE) – Festival NEXT – Scène nationale Carré-Colonnes Bordeaux-Métropole – National Theater and Concert Hall Taipei (TW) / Coréalisation MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis; Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé en juillet 2023, au Festival d'Avignon – Carrière de Boulbon

Durée : 1h45

LA MÉLANCOLIE DES DRAGONS

Philippe Quesne



Mettant en scène des anti-héros d'une tendresse désarmante, Philippe Quesne donne à voir dans *La Mélancolie des dragons*, un théâtre où les ficelles du spectacle sont démontées au fur et à mesure que la représentation s'élabore. Un discours de la méthode aussi drôle que délicat.

Un groupe de hard rockers chevelus, en panne dans un paysage enneigé, présentent à leur unique invitée Isabelle, passée là par hasard, leur projet de parc d'attractions idéal, où leurs inventions, aussi fulgurantes que décalées, font naître le merveilleux. Si ce spectacle créé en 2008 a fait le tour du monde, c'est que sous son résumé simple, se déploie un véritable questionnement sur l'art. L'effet de théâtre, aussi brut que dérisoire, est le support même de la douce poésie de Philippe Quesne, la dose de folie supplémentaire qui permet de faire décoller le réel. Les expérimentations modestes de ces chevaliers troubadours, ne visent pas à épater la galerie, mais au contraire à créer une communauté bienveillante autour d'œuvres fragiles et temporaires. Loin de tout angélisme, cette pièce fondatrice est traversée par une inquiétude sourde et entre en résonance avec l'état d'un monde que ces anti-héros, ne comprennent pas toujours même s'ils en maîtrisent les technologies. Un théâtre qui célèbre l'inventivité et les pratiques des doux rêveurs, capables d'échafauder des mondes à partir de peu.

Centre Pompidou
Lun. au sam. 20h, dim. 17h, relâche mar.

Conception, mise en scène et scénographie, **Philippe Quesne**
Interprètes, Isabelle Angotti, Rodolphe Auté, Cyril Gomez-Mathieu, Jean-Charles Dumay, Sébastien Jacobs, Victor Lenoble, Émilien Tessier, Gaëtan Vourc'h

Production Vivarium Studio
Coproduction Wiener Festwochen (Vienne); HAU Hebbel am Ufer (Berlin); La rose des vents – scène nationale de Lille Métropole à Villeneuve-d'Ascq; Centre dramatique national de Besançon; La Ménagerie de verre (Paris); Le Forum scène conventionnée de Blanc-Mesnil; Le Carré des Jalles; Festival Perspectives (Sarrebuck) Avec le soutien de la Région Île-de-France, Parc de la Villette, Centre National du Théâtre
Production de la reprise (2015) Nanterre-Amandiers, CDN
Coréalisation les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris); Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé en mai 2008, au Wiener Festwochen (Autriche)

Durée : 1h20

